[illegible] Année N° 66[illegible] — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 1[illegible] CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Mercredi 20 Décembre 1882

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing :	Trois mois.	13.50
» »	Six mois.	26.»
» »	Un an	50.»

Nord, Pas-de-Calais, [illegible] . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :

Annonces :	la ligne.	20 c.
Réclames :	»	30 c.
Faits divers :	»	50 c.

On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place ; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse) ; à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :

A Roubaix, aux bureaux du journal.
A [illegible] rue Nationale 18.
A Lille, [illegible] *Agence Havas*, rue [illegible] du *Mémorial*, Grand'Place, [illegible] (Saint-Etienne).
A [illegible] rue de Lille.
A Paris, aux bureaux de l'Agence Havas, place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX LE 19 DECEMBRE 1882

UNE EXCOMMUNICATION

Les feuilles opportunistes frappent d'excommunication M. le comte de Saint-Vallier, ancien ambassadeur de France à Berlin, sénateur siégeant au centre gauche.

Savez-vous pourquoi on traîne ainsi M. de Saint-Vallier aux gémonies ; pourquoi on oublie les services qu'il a rendus en Allemagne ?

Uniquement, parce qu'il a écrit pour démentir sa présence aux obsèques de Louis Blanc, et qu'il a profité de cette occasion pour déclarer hautement et courageusement que ses convictions religieuses l'empêcheront toujours de suivre un convoi purement civil.

M. de Saint-Vallier a des convictions religieuses, haro sur lui ! — Que la malédiction opportuniste pèse sur sa tête, qu'il subisse « le *maxima capitis deminutio* » que le parti républicain tout entier lui interdise « l'eau et le feu », à l'exemple des Romains qui frappaient ainsi les citoyens, dont les crimes avaient déshonoré la République et la Cité.

N'avons-nous pas vu cent fois, M. Gambetta se refuser à suivre un convoi funèbre religieux ? — Les feuilles opportunistes n'ont-elles pas cent fois publié que, pendant les cérémonies à l'église, leur maître restait au-dehors avec ostentation ?

Pourquoi donc M. de Saint-Vallier n'aurait-il pas le droit contraire ; pourquoi faut-il qu'il fasse profession d'athéisme, s'il veut conserver la faveur du radicalisme franc-maçon ?

Vous parlez sans cesse de la liberté de conscience, vous l'inscrivez en tête de vos programmes ; il semble à vous entendre que ce soit pour vous la liberté primordiale, la liberté sainte, la liberté inhérente à la nature même des hommes et des choses ; et quand il s'agit de conformer votre conduite à ces principes si bruyamment affirmés, nous voyons qu'on fait deux parts ; qu'on place les libres-penseurs à la droite de M. Gambetta ; les croyants, les confessionnels, à sa gauche.

Qu'importent les services rendus, les convictions anciennes, l'autorité résultant du talent ! Tout cela n'est rien, absolument rien, si la haine religieuse n'égale pas l'ardeur des convictions républicaines.

On écrit tout cela au lendemain même du jour où l'on parlait de conciliation, et de concessions réciproques !

M. Allou a parfaitement défini, au Sénat, comment le radicalisme comprend les concessions réciproques.

Il mettait dans la bouche des partis avancés la définition suivante : « Abandonnez toutes vos idées, adoptez toutes les miennes ; voilà ce qu'il faut entendre par concession réciproques ! » cette parole de M. Allou demeurera comme l'expression exacte d'une vérité politique, comme la constatation d'un fait dont les exemples quotidiens abondent.

La *Petite République française* publiait hier encore, un article plein de mansuétude et d'indulgence pour les accusés de Montceau-les-Mines, qui ont mis en péril, il y a quelques mois, l'ordre public.

Ce qui prouve une fois de plus que toutes les concessions seront faites aux partis extrêmes, et qu'on réservera toutes les rigueurs pour les partis, que M. Allou appelait avec raison, « les partis honnêtes. »

L'avenir appartient aux violents, si parmi les hommes modérés et franchement attachés aux idées libérales et conservatrices, il ne se crée pas un mouvement de réaction énergique.

La bourgeoisie *franc-maçonne* fait aux hommes de désordre des concessions chaque jour plus importantes et plus périlleuses ; elle frappe d'anathème les hommes d'ordre, qui veulent contenir la République dans la voie libérale.

Il ne faut rien attendre des radicaux, que l'oppression des consciences et la violation de la liberté ; — c'est à ceux qui ont souci de l'avenir de notre pays de réagir contre ces tendances, qui nous mènent droit au règne du jacobinisme, c'est-à-dire, à la guerre civile au dedans, à la guerre étrangère au—dehors.

PIERRE SALVAT.

LETTRE D'ALCESTE

Paris, 17 décembre 1882.

« Tout va bien, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes financiers. M. Ribot n'a pas le sens commun, la Chambre n'a jamais dépensé un liard de trop, la haute banque manque de patriotisme en poussant à la baisse, et le budget n'est pas en déficit puisqu'on continue à amortir ; bref M. de Freycinet est un grand ministre et ceux qui ne l'admirent pas ne sont pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers. »

C'est dans ce sens que parla avant-hier à la Chambre, M. Wilson, président de la commission du budget, et il traita de haut en bas M. Ribot, rapporteur général dudit budget. Cela fit l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel serein, car on n'avait jamais vu le président d'une commission contredire violemment un rapporteur. Et puis, il fallait une si grande audace, un cynisme si extraordinaire pour soutenir de pareilles thèses, que la Chambre elle-même demeura étonnée : Autant, en effet, valait soutenir qu'il fait nuit en plein midi ; que deux et deux font cinq ou que les chênes produisent des citrouilles.

On se demande pourquoi Monsieur Gendre partait en guerre contre M. Ribot, et on n'a pas pas tardé à deviner le mystère. M. Ribot et M. Léon Say s'entendent comme les deux doigts de la main, paraît-il, et tout en montrant beaucoup de souplesse, tout en caressant la vanité de la Chambre, le premier a, dans ses discours, mis le doigt sur la plaie. Or, M. Léon Say est devenu la bête noire des gambettistes et des républicains de la majorité ; il n'est plus bon à jeter aux chiens, puisqu'il a dévoilé le pot aux roses, et ses révélations ont amené une véritable panique. Avec cela, il a l'oreille des Rotschild ; il a l'oreille de la Bourse ; on l'écoute comme un oracle, et ses aveux font dix fois plus d'effet que les avertissements de MM. Chesnelong, Buffet, Bocher, de Broglie qui, bien avant lui, cependant, et avec plus de profondeur, ont dénoncé le péril.

Il faut donc prévenir le complot Ribot-Léon Say, déjouer ces intrigues soi-disant orléanistes, opposer homme à homme, candidat à candidat, système à système. Et pour cela, on rompra en visière avec le bon sens, avec les faits, on niera tout à l'exemple de ces accusés, qui, surpris en flagrant délit, répondent tranquillement au président des assises : « Je suis innocent. » Voilà pourquoi M. Wilson a mis M. de Freycinet sur le pavois ; cet éloge venait comme des cheveux sur la soupe. On veut ramener au pouvoir l'ex-ingénieur, bien qu'il soit usé, vidé, bien qu'il ait succombé naguère sous la coalition des soufflets, et M. Gambetta, qui est dans le secret, approuve ! Tout plutôt que Léon Say, voilà la devise.

Hier soir, dans un salon politique, on s'égayait fort des affirmations de MM. Wilson, à propos de sa théorie sur l'amortissement. Le comte de X..., sénateur, nous contait la jolie parabole que voici :

« Il y avait un grand seigneur, possédant une fortune de cinq cents mille livres de rentes en terres. Joli denier, me direz-vous et dont vous vous contenteriez aisément. Eh bien ! lui, ne s'en contentait pas, et trouvait le moyen de dépenser chaque année deux cents mille francs de plus. Je vous entends déjà vous récrier contre ce prodigue, contre ce gaspilleur, qui allait tout droit à sa ruine. Or, lui, tout au contraire, se croyait un modèle d'économie et voici comment il justifiait sa prétention : Tous les ans, au 1er janvier, il mandait son intendant et lui tenait à peu près ce langage : « J'ai cinq cent mille livres de rente, et » comme vous allez en emprunter deux cent » mille pour moi, cela fait sept cent mille ; » je vais amortir et voici 20,000 francs que » je vous remets dans ce but ; donc ma situa» tion de fortune est excellente. » Et il se frottait les mains, sans vouloir écouter les objections de son intendant, et il s'imaginait qu'il aurait pu donner des leçons d'épargne à M. Grévy lui même. »

Voilà, comme les financiers des nouvelles couches comprennent l'amortissement ; ils mettent de côté cent millions pour amortir, diminuer la dette publique, et en même temps ils augmentent celle-ci de cinq à six cents millions par an. La Monarchie procédait autrement ; sous la Restauration, lorsque le baron Louis diminuait la dette, il ne souffrait pas qu'on l'augmentât d'une autre manière. Aujourd'hui, on bouche un trou, et on en ouvre en même temps cinq ou six autres. Défiez-vous, ô contribuables, de l'amortissement radical autant que de la liberté radicale.

La question de donner un coadjuteur à M. Grévy, revient sur le tapis ; on en causait hier devant M. de X..., qui s'écria : « Pourquoi nommer un vice-président de la République ; ce ne serait qu'un *vice* de plus dans l'Etat. »

Si le jour des étrennes est ardemment attendu par les enfants, nous connaissons des personnes d'un autre âge qui le voient arriver avec non moins de plaisir, surtout quand il nous apporte les œuvres de l'éditeur Hachette. Ce roi de la librairie française (je demande pardon de la liberté grande que je prends en prononçant le mot de roi) a résolu le problème difficile de réunir la quantité à la qualité, l'utile à l'agréable ; il a des bibliothèques pour tous les âges, toutes les positions et toutes les bourses : bibliothèques de luxe, éditions qui rivalisent avec celles de Mame et Firmin-Didot, bibliothèques pour les grandes personnes, pour les collégiens, les jeunes filles, les bébés ; il a de quoi satisfaire les goûts les plus divers, les savants et les mondains, les studieux et les superficiels.

Voici par exemple, un fort beau volume de M. *Edmondo de Amicis, Constantinople*, illustré de 183 reproductions de dessins pris sur nature, par Bézed. M. Edmondo de Amicis s'est fait une réputation de voyageur et d'écrivain. On trouve en effet dans ces récits la vivacité d'allures qui convient bien à un voyageur, une inspiration brillante, et un esprit de bon aloi. Voici des chevaux sellés sur toutes les places, des canots à voiles dans les criques. Voici le caïque qui glisse, la talika qui vole. Vous pourriez, sans quitter votre fauteuil, entendre la comédie italienne, voir tourner les derviches, entendre les bouffonneries de Karagheuz, le polichinelle turc, entendre prêcher un divan, visiter le grand bazar, le cimetière de Galata admirer le site du Bosphore, unique au monde.

M. Hachette ne mérite pas moins de compliments pour les magnifiques éditions qu'il donne du *Roman d'un brave homme*, de M. Edmond About, des *Chroniques de l'Histoire de France*, par Madame de Witt-guizot, de *l'Histoire des Romains* de M. Victor Duruy, des *Voyages dans l'Amérique du Sud*, du docteur J. Crevaux. Ce dernier volume est un véritable musée pittoresque : on suit avec émotion l'intrépide explorateur dans l'intérieur des Guyanes, où il parcourt les bords sauvages de Maroni et du Jazy, sur cette longue route de Cayenne aux Indes, dans ces contrées si belles, mais si dangereuses de l'Oyapock, de Pacou, chez les peuplades des Guaraounes, etc... N'oublions pas non plus la *Nouvelle Géographie Universelle*, de M. Elisée Réclus, aussi éminent géographe que déplorable politique.

Voici maintenant, en deux grands volumes les 52 livraisons publiées cette année par le *Journal de la Jeunesse*, qui n'a plus besoin de recommandation. Car il est maintenant dans presque toutes les familles où l'on se préoccupe de procurer aux enfants des récréations instructives et amusantes. Les petits romans qui ont trouvé place cette année sont bien choisis : J'ai particulièrement remarqué le *Roman d'un Cancre*, œuvre charmante et pleine de gaieté de J. Girardin, et le *Tambour de Royal-Auvergne*, par M. Rousselet.

La Bibliothèque rose de M. Hachette s'augmente cette année de six nouveaux volumes, qui vont procurer de bien vifs plaisirs aux enfants de dix à quinze ans : *La Chasse au Léviathan*, par le capitaine Mayne-Reid ; *la Pupille du Général*, par Mlle de Marlignat ; *le Petit Bonhomme*, par Mlle Gourand ; *un drame dans la Montagne*, par Mme Jeanne Cazier ; *Magali*, par Mme de Stolz ; *Bouche-en-Cœur*, par Mlle Zénaïde Fleuriot. De jolies illustrations de Ferdinandis, Tofani, Weber, Zier servent de commentaire à ces gracieux récits.

ALCESTE.

L'ENCYCLIQUE AUX ÉVÊQUES ESPAGNOLS

Le *Français* reçoit de son correspondant particulier la dépêche suivante :

Rome, 18 décembre.

Le *Moniteur de Rome* publie une encyclique adressée aux évêques espagnols. Après avoir rappelé la foi catholique, la piété héréditaire de cette nation ainsi que son dévouement au Saint-Siège, le Pape recommande aux Espagnols l'union des fidèles avec leurs pasteurs et la concorde de tous les esprits quand les évêques ont parlé.

Au milieu de la licence actuelle des opinions perverses, il est nécessaire que les catholiques marchent *viribus unitis*. Il faut d'abord bien se rappeler les raisons d'être mutuelles du pouvoir religieux et du pouvoir civil qu'on ne saurait séparer complètement l'un de l'autre, comme quelques-uns le veulent au grand détriment de l'Etat et de la chose publique, qui est ébranlé sur ses bases quand la religion est méconnue.

Mais il ne faut pas non plus confondre la religion avec ce qui est de l'ordre purement civil, et il faut bien se garder de traiter ses adversaires de non-catholiques ; ce serait transporter les luttes des factions politiques dans le sanctuaire auguste de la religion. L'encyclique explique ensuite les rapports qui existent entre les deux pouvoirs. Elle rappelle l'autorité considérable qui a été conférée dans la constitution de l'Eglise aux évêques qui se feront les interprètes de la volonté pontificale, et qui, avec l'aide de Dieu, au moyen de conférences ou de conciles, après des pèlerinages où les fidèles entendent la voix du successeur de Pierre, pourront ramener la concorde et l'union primitives entre tous les fidèles.

Mgr Segna, sous-secrétaire de la congrégation des affaires ecclésiastiques, vient d'être nommé auditeur à la nonciature d'Espagne.

LES VACHES MAIGRES

Le Sénat va aborder la discussion du budget, et on s'attend à un grand discours de M. Léon Say.

A ce propos, rappelons que, pendant la période de préparation de nos tarifs douaniers, les économistes de l'école de M. Léon Say et M. Léon Say lui-même ne permettaient pas qu'on élevât des doutes sur la prospérité de nos finances, prospérité qu'ils attribuaient à la réforme économique de 1860 et sur les résultats favorables de nos échanges avec l'étranger. Aujourd'hui, M. Léon Say envisage notre situation financière sous le jour le plus sombre, et M. Leroy-Beaulieu, l'économiste des *Débats*, s'attache à démontrer que décidément notre commerce extérieur est dans un état pitoyable.

Il n'y a pas encore un an, lorsque MM. Feray, Méline, Gustave Denis, etc., démontraient à la tribune, chiffres en main, que nos exportations étaient inférieures à nos importations, et que, par conséquent, les traités de 1860 n'avaient pas servi les intérêts de la production nationale, l'économiste des *Débats* s'indignait contre ceux qui osaient encore invoquer la théorie de la balance du commerce. Il affirmait que, les produits ne s'échangeant que contre des produits, on avait tout intérêt à importer beaucoup et à exporter fort peu, puisqu'on payait avec 3 milliards d'exportation une importation de 4 milliards 1/2.

Vous êtes des ignorants et des ingrats, disait il à ceux qui faisaient observer qu'avant les traités notre exportation dépassait l'importation d'un demi-milliard, au lieu d'être dépassée par l'importation de 1 milliard 500 millions, comme en 1880.

Oui, des ignorants, poursuivait-il ; car vous ne connaissez pas la théorie scientifique du « petit navire », qui part de France avec 100,000 francs de marchandises seulement, ce qui représente son exportation, et qui rentre avec 150,000 francs de produits, inscrits à l'importation, et dont 50,000 fr. constituent le bénéfice réalisé sur la cargaison.

Oui, des ingrats, car ce sont ces traités de 1860 tant attaqués par vous, qui vous ont enfin permis d'importer plus que vous n'exportez et d'accumuler ainsi chez vous les richesses de l'étranger.

Vainement objectait-on à M. Leroy-Beaulieu que le « petit navire » sorti avec 100,000 francs de nos produits, rentrait avec 150,000 francs de marchandises qui se substituaient à notre production, que les 50,000 francs de surplus ne représentaient pas le bénéfice de la vente à l'extérieur, bénéfice qui restait dans les mains des intermédiaires étrangers, et qu'en fin de compte ayant livré pour 100,000 francs de produits et en recevant pour 150,000, il nous fallait solder la différence en numéraire, en valeurs de circulation, en titres de rente, en valeurs mobilières, alors qu'au contraire, nous aurions reçu du numéraire, des valeurs de circulation, des titres, si notre exportation avait dépassé notre importation. La science économique avait rendu son oracle par la bouche du rédacteur des *Débats* et il fallait s'incliner.

Eh bien ! la science de M. Leroy-Beaulieu est variable. Voilà que, maintenant, le docteur des *Débats* démontre par A plus B que décidément les importations dépassent par trop les exportations, que nous sommes dans une situation économique des plus désastreuses et que les vaches maigres ont succédé aux vaches grasses. Il reprend les chiffres de MM. Feray, Méline et Gustave Denis, pour démontrer que depuis 1875 nous avons un excédent énorme d'importation sur l'exportation, ce qui constitue, dit-il, un véritable danger. Il se donne beaucoup de mal pour ne pas se mettre en contradiction trop flagrante avec sa théorie du « petit navire », sa théorie des bienfaits de l'accroissement de l'importation ; mais il lance au point de vue économique, comme M. Léon Say au point de vue financier, le : « Prenez garde, voici l'ère des vaches maigres ! »

Est-ce que nous n'aurions pas dû y prendre garde depuis longtemps ? Est ce que les vaches maigres datent d'aujourd'hui, de 1882 ? Est-ce que M. Leroy-Beaulieu, si impressionné d'une importation agricole de 1,364 millions dans les dix premiers mois de 1882, ne nous parlait pas de vaches grasses, lorsque la même importation était, dans les dix mêmes mois de 1879, 1880 et 1881, de 1,469 millions, 1,630 millions, 1,491 millions ?

Que faut-il penser de cette science si vantée et prétendue infaillible, qui découvre, juste au lendemain des traités de commerce, que les vaches grasses, tant invoquées pour faire voter ces traités, n'étaient que des vaches étiques ?

La consigne est maintenant d'être pessimiste, et il faut reconnaître que ceux qui, pendant dix ans, avaient vu tout en rose, s'entendent merveilleusement à peindre tout en noir. — B.

LES PRÉPARATIFS RÉVOLUTIONNAIRE

Il ne parait pas que le gouvernement soit très rassuré en ce qui concerne les intentions de ses bons amis les révolutionnaires. En effet, une feuille radicale nous apprend, en s'en indignant, qu'il y a « à la préfecture de police un véritable arsenal destiné à armer les gardiens de la paix. Cet

FEUILLETON DU 20 DÉCEMBRE 1882

— 7 —

ENVERS ET CONTRE TOUT

PREMIÈRE PARTIE

V

Çà et là, une statue, signée d'un nom illustre, se détachait, dans sa blancheur, sur le fond lumineux d'un Titien ou d'un Véronèse, on semblait en extase devant une madone de Raphaël.

« Vraiment, se disait André, cette maison-là est plus dangereuse que les jardins d'Armide... Quatre mois de ces délices, et en rentrant dans mon appartement de Paris, je vais me trouver pauvre comme Job, et amoureux peut-être, pour compléter le désastre... Non, cela je ne le veux pas, on a une volonté, enfin ! »

Dans la salle à manger d'été, tendue de [illegible] rayé, [illegible] et blanc, et qui ouvrait [illegible] parterre délicieusement fleuri, [illegible] [illegible] Dero- [illegible] Luit- [illegible] [illegible] [illegible] le bonjour de Mlle Mina, ravissante dans une batiste rose garnie de valenciennes.

— Papa vous a-t-il annoncé que nous avions un Français ici, ma tante ? dit la jeune fille, un Parisien...

— Je n'ai encore vu que ta mère avec laquelle nous avons parlé de cette malheureuse Mlle de Wurtzbourg.

— Qui meurt de faim !

— Ta mère peut lui inventer un héritage, une restitution d'un inconnu... l'inconnu ce sera nous deux... Est-il bien ce Français ?

— Très bien, une intelligence d'élite.

— Vieille noblesse !

— Non...

— Du Bonaparte ?

— Plus jeune que cela, fit Mlle Mina, réprimant une forte envie de rire en voyant s'allonger la lèvre dédaigneuse de sa tante.

— Quelque baron du second Empire, sorti on ne sait d'où ?

— Pas baron du second non plus... il s'appelle tout uniment André Bernard, et il est charmant et très distingué.

— Je serais curieuse de savoir en quoi consiste la distinction d'un monsieur qui s'appelle Bernard tout sec, dit la chanoinesse, en froissant nerveusement dans ses longues mains blanches les plis de sa robe de satin vieil or. Quel abus de mots tu fais, ma pauvre Mina ! Il est dit que je ne pourrai venir ici sans que tu me choques d'une façon quelconque. La dernière fois, tu m'arrives tout courant de ta promenade, disant que tu avais rencontré l'épicier qui montait les provisions, et qu'il avait un superbe nez romain. Il n'y a que toi sous le ciel, dans les gens nés, pour regarder un épicier. Moi j'ai des domestiques depuis vingt ans, et je ne sais pas de quelle couleur ils ont les cheveux.

« Je crois bien, pensa Mlle Mina, elle est d'un myope ! »

A ce moment entrèrent le duc et André.

Le duc fit la présentation de la façon la plus aimable pour son hôte, aux respectueux salut duquel la chanoinesse répondit par un long mouvement de la tête, une perfection d'impertinence. Après quoi, elle le dévisagea un instant de ses malhonnêtes yeux myopes, puis les détourna et ne lui ouvrit pas la bouche. Déjeuner avec un homme pas *né* était de sa part condescendance assez haute pour qu'elle pût s'en tenir là.

Pendant le repas, d'ailleurs, elle parla peu. L'idée que le père ou le grand-père de « ce garçon » avait peut-être vendu de la flanelle la faisait frissonner jusqu'à la pointe de ses nobles cheveux, et son regard s'attachait, avec une expression irritée et lamentable, à un panneau où les armes de Rosenthal s'écartelait sur le double écusson des Hohenstaufen et des Hapsbourg, comme pour les prendre à témoin de l'insulte qu'elle recevait.

« C'était pendant que son frère avait fait un intérim d'ambassade près de ce gouvernement de parvenus qu'on appelait la République française, qu'il avait pris l'habitude de recevoir ces gens-là, et de les traiter de pair. Cette France empoisonnait le monde. »

André supportait d'un beau sang-froid le silence de la chanoinesse à son égard, se contentant de penser philosophiquement qu'il tenait là un maître type d'orgueil aristocratique. . . . .

Le duc et la duchesse soutenaient la conversation ; quant à Mlle Mina, de temps à autre elle fronçait légèrement les sourcils. Enfin elle arriva à placer, avec beaucoup d'adresse, que, chez une peuplade sauvage de l'Amérique du Sud, les étrangers étaient traités si courtoisement, que beaucoup assuraient n'avoir pas rencontré tant de politesse en Europe. Entre deux clignements, la chanoinesse transperça sa nièce d'un regard aigu ; la coupable sourit gracieusement, et fit remarquer combien sa chère tante avait bonne mine. Le déjeuner finit sur cet incident.

Lorsqu'on sortit de table, Mlle Mina dit à André :

— Vite, dans l'île ! j'ai la permission de maman ; ma tante va reconstituer la généalogie de Mlle de Wurtzbourg, la moitié du nobiliaire allemand, de quoi prendre une fièvre chaude. On rêve, la nuit, qu'on est une bête héraldique, avec un lambel en travers du corps et trois besants d'or au cou, c'est terrible !

Elle disait cela, riant de tout son cœur, de son rire frais qui semblait une chanson jouée sur ses dents blanches, et courait presque sur le sable fin de l'allée descendant à la petite rivière.

Quand Mlle Dumont les eut rejoints, la jeune fille sauta dans la barque que le vieux Fritz venait de détacher en disant :

— Allons, monsieur Bernard, à nous deux les rames.

En quelques coups d'aviron ils abordèrent à l'île, sorte de jardin vierge, qui ressemblait à un grand bouquet emporté au fil de l'eau.

Au centre, au milieu de la végétation la plus fantaisiste, s'élevait une maisonnette d'écorce d'arbre, toute tapissée de chèvrefeuille sauvage et d'églantiers. L'intérieur était garni d'un banc de mousse, piqué de fleurettes des champs. Sur une table en bois blanc, des assiettes de faïence commune à dessins étranges, une miche de pain bis, une tranche de lard et une jatte de crème.

— Eh bien ! monsieur, dit Mlle Mina, est-ce que ces préparatifs ne vous font pas courir un frisson de gourmandise dans l'estomac ?

— Je vous avoue, damoiselle, que je préfère le cadre.

— Comment ! ce joli lard rosé ne vous inspire rien ?...

— Je ne suis pas encore à ce degré d'impressionnisme.

— Ma bonne amie, reprit la jeune fille, en se tournant vers son institutrice, faisons-lui une concession, pêchons une friture, nous avons des loisirs jusqu'au goûter.

— Adopté !

— Eh bien ! allez avec mademoiselle, chercher les lignes à la grotte ; moi, pendant ce temps, je vais passer mon costume de cuisinière.

La grotte, amoncellement de roches superposées, enlacées de plantes grasses, contenait un attirail de pêcherie complet.

Mlle Dumont et André s'en armèrent ; quelques instants après, la porte de la maisonnette s'ouvrit et, dans l'encadrement des chèvrefeuilles et des églantiers, parut la plus ravissante paysanne que faiseur d'idylles ait jamais rêvée. Corselet de velours noir, serrant la taille ronde, chemisette de fine toile plissée, dégageant bien le cou et dont les manches s'arrêtaient au coude, jupon court, rayé blanc et rouge, battant de ses plis coquets des bas à jour, qu'André, qui se souvenait de l'escalier de la tour, se promit de ne pas regarder deux fois. De mignons souliers de chevreau noir enfermaient des pieds à tenir dans la main. Sur les épaules pendaient les deux longues tresses blondes, et la jolie tête fière, ainsi découronnée, avait un charme plus doux sous la mouvante guirlande qui l'entourait.

— Voilà ! fit Mlle Mina, avec la révérence en plongeon des filles des champs ; et je m'appelle Fleurette !...

Ils s'assirent tous trois sur une pente gazonnée et lancèrent les lignes [illegible] enseigné à ses compagnes les [illegible] tier qu'il pratiquait souvent, [illegible] corbeille d'osier contint un no[illegible] table de frétillantes bestioles, [illegible] ment surprises de s'y trouver.

— Jamais nous n'en avons tant pris, dit Mlle Mina ; monsieur Bernard, vous aurez la prime sur tous les « charmant jeune homme » qui sont venus ici.

Et se penchant vers Mlle Dumont, elle ajouta :

— Je crois, mon amie, que nous aurons un faible pour celui-là.

André pensait : « Je l'aurais commandée exprès au bon Dieu, qu'elle ne serait pas plus à mes souhaits. Si je me sauvais ? »

Pendant ce temps, Gothe, la femme du jardinier, préparait la friture, et Mlle Dumont mettait le couvert sur une nappe d'églantines, de muguets et de violettes. Ce fut un joyeux repas ; André l'assaisonna d'histoires comiques, absolument inoffensives, mais auxquelles sa verve et son originalité donnèrent un si plaisant tour, que ses compagnes en rirent à grosses larmes. C'est ainsi que se passa cette seconde journée.

VI

Le lendemain, André se mit au travail, aidé dans ses recherches par Mlle Mina, qui apportait à cette collaboration une vive ardeur. Tantôt on allait s'établir au vieux Burg, et tandis que le jeune écrivain laissait courir sa plume, Mlle Mina fouillait les parchemins, triant ceux qui pouvaient être utiles, les annotant, puis disait quelque nouvelle légende à son « damoiseau ». Par les temps incertains on restait à Rosenthal, où Mlle Dumont, le duc et la duchesse venaient prendre des nouvelles de l'[illegible] et sourire au beau feu de Mlle Mina, qui, bon prophète, assurait que l'ouvrage serait couronné par l'Académie.

A suivre